

Un massacre ordinaire à Parczew (vers 1942)

Ensuite, il y eut à nouveau le calme pendant plusieurs jours. Chacun continuait à s'occuper de son travail. Chaque jour, il y avait de moins en moins de Juifs. Pour finir, on instaura un ghetto dans la rue Szeroka, au bord de la rivière. À ce moment, de nombreux jeunes s'enfuirent dans la forêt. On n'avait pas de bonnes nouvelles en provenance de la forêt. D'abord, il y avait le problème de la nourriture et, ensuite, un hiver rigoureux s'annonçait. Comment pouvait-on survivre en plein hiver dans une forêt ? Enfin, il y avait des problèmes avec les partisans russes. Dès que l'un des nôtres pénétrait dans la forêt, on l'inspectait de la tête aux pieds et on le déposait de tout ce qu'il avait. On vous prenait votre bonne paire de bottes et on vous laissait pieds nus. Les pires ennuis arrivaient aux femmes. Les gens qui sortaient de la forêt pour acheter de la nourriture nous disaient : « Aussi longtemps que vous pourrez rester en ville, restez-y. Si, par la suite, vous n'avez plus le choix, vous pouvez venir. Dans la forêt, on peut survivre par miracle, la forêt est grande, il y a où se cacher. »

Un jour, je prends ma charrette pour aller faire mon travail. Le pire des scélérats, A. D., m'aborde et me dit dans un excellent yiddish : « Fais encore un transport et va jusqu'à la cour du rabbin. Là-bas, il y a des cadavres qu'il faut déposer au cimetière. » M. J. et moi allons avec les charrettes jusqu'à la cour du rabbin et, là, un spectacle épouvantable s'offre à nous : vingt personnes étaient allongées dans une mare de sang, tête contre tête. Apparemment, on leur avait donné l'ordre de se coucher par terre et on leur avait tiré une balle dans la tête. Ces gens avaient été enfermés là pour diverses infractions – dépasser le couvre-feu de quelques minutes ou autre chose – et on les avait tous liquidés. Nous nous mettons au travail, nous commençons à charger les cadavres sur les charrettes. À côté de nous se tient la fille du concierge, elle me dit de sang-froid : « Monsieur, parmi les morts, il y en a un qui est encore en vie. Il faut le dire à la Gestapo pour qu'ils le tuent aussi. » Mon père, qui était avec nous, lui répond immédiatement : « Ce n'est pas la peine d'appeler la Gestapo, il mourra bien tout seul ! »

Nous nous mettons donc à entasser les corps sur les charrettes. Ce faisant, je vois un homme, le visage ensanglanté, qui ouvre un œil et me dit : « Tu sais, je suis en vie ». Je préviens immédiatement mon père : « Celui-là est vivant ! » À ce moment, la fille du concierge était ailleurs. Je demande au bonhomme : « – Qui es-tu ? Est-ce que tu es blessé ? – Comment, tu ne me reconnais pas ? Je suis I. Z. Je ne suis blessé nulle part. » C'était le sang des autres qui l'avait éclaboussé. [...] Je lui conseille de ne pas bouger. Nous le chargeons par-dessus les autres cadavres et nous sortons avec les charrettes de la cour du rabbin. [...]

En route, je marche à côté de la charrette et je demande, très préoccupé : « Que fait-on avec I. Z. ? Comment faire pour le faire descendre sans qu'on le remarque ? » Nous décidons de faire un détour. Là-bas, il y a encore quelques Juifs qui travaillent ; peut-être réussira-t-on à le faire descendre pour qu'il se mêle à eux ? Nous arrivons à la synagogue : ça ne va pas, il y a plusieurs SS. Nous prenons la rue Piwanka, là où s'arrêtent les maisons. Là-bas, près du ruisseau, I. Z. saute à bas de la charrette, se rince le visage pour enlever le sang. Je lui confie les rênes pour qu'il conduise. Nous montons jusqu'au cimetière : il y avait des fosses toutes prêtes, qui venaient d'être creusées. Quelques SS se tenaient justement là, avec A. D. à leur tête. Nous commençons à décharger les morts. A. D. s'approche et me demande : « Qui c'est, celui-là ? » Je lui réponds : « C'est un de mes aides. » Mon cœur fondait presque de terreur. Il reste ainsi et ne le quitte pas des yeux, mais sans poser de questions. Nous avons inhumé les cadavres et nous sommes rentrés.

Shlomo Zunshein, « En souvenir de la communauté juive martyre de Parczew », in Rachel Gottesdiner, Elkana Niska, Shlomo Zunshein (dir.), *Livre du souvenir de Parczew*, Haïfa, 1977 [traduit du yiddish par Bernard Vaisbrot].

On comptait 5 100 Juifs à Parczew en 1939. Le 23 juillet 1942, le ghetto de Parczew est ratissé et 4 000 personnes sont déportées vers Treblinka. Environ 200 personnes ont réussi à survivre dans la forêt jusqu'à la fin de la guerre.